

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

~~463030~~

456533



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
HR—JO.  
~~~~~



SE VEND

CHEZ {
TIT. KORN, libraire, à *Breslaw* ;
PIATTI, libraire, à *Florence* ;
GIEGLER, libraire, à *Milan* ;
BOCCA, libraire, à *Turin* ;
PIC, libraire dans la même ville ;
BOREL, libraire, à *Naples* ;
FONTAINE, libraire, à *Manheim* ;
GRIESHAMMER, libraire, à *Leipzig* ;
SCHAUMBOURG, libraire, à *Vienne* ;
BOSSANGE ET MASSON, libraires, à *Londres* ;
BOGAËRT DUMORTIER, libraire, à *Bruges* .
PASCHOUD, libraire, à *Genève* ;
LECHARLIER, libraire, à *Bruxelles* ;
MAIRE, libraire, à *Lyon* ;
MME. VE. BERGERET, libraire, à *Bordeaux* ;
RENAULT, libraire, à *Rouen* ;
DUMAINE-VALLÉE, libraire dans la même ville ;
SENAC, libraire, à *Toulouse* ;
DEIS, libraire, à *Besançon* ;
VANACKERE, libraire, à *Lille* ;
TREUTTEL et WURTZ, libraires, à *Strasbourg* ;
DEVILLY, libraire, à *Metz* .

456533
~~463030~~

BIOGRAPHIE



UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (Volx., première Lettre sur OEdipe.)

TOME VINGT-UNIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

—
1818.





SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

MM.

A. B—T. BEUCHOT.
A—D. ARTAUD.
A—G—R. AUGER.
A. R—T. ABEL REMUSAT.
A—S. AUGUIS.
B—G—N. BOURGON.
B—P. BEAUCHAMP.
B—S. BOCOUS.
B—SS. BOISSONADE.
B—U. BEAULIEU.
C—AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
C—F—T. CAFFORT.
C—L. CHOISEUL D'AILLEGOURT.
C. M. P. PILLET.
C—R. CLAVIER.
C—V—R. CUVIER.
D—B—S. DUBOIS (Louis).
D—G. DEPPING.
D. L. DE L'AULNAYE.
D—L—D. DELANDINE DE ST.-ESPRIT.
D—L—E. DELAMBRE.
D—P—S. DUPETIT-THOUARS.
D—S. DESPORTES - BOSCHERON.
D—U. DUVAU.
D—V—L. DEVILLE.
D—Z—S. IJEZOS DE LA ROQUETTE.
E—C D—D. ÉMERIC-DAVID.
E—S. EYRIÉS.
F—E. FIÉVÉE.
F—R. FOURNIER.
G. C. GUÉDON-CHAUMIÈRE.
G—CE. GENGE.
G—D. GIRAUD.
G. F—R. FOURNIER fils.
G—N. GUILLON (Aimé).

MM.

G—Y. GLEY.
J—D—T. JONDOT.
J—N. JOURDAIN.
K—T. KEST-LOOT.
L. LEFÈVRE-CAUCHY.
L—B—E. LABOUDERIE.
L—IE. LASTEYRIE.
L—M—E. LAMOTE.
L—N. LANDON.
L—P—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L—R. LAIR.
L—S. LANGLÈS.
L—S—E. LA SALLE.
L—U. LEDRU.
L—Y. LÉCUY.
M—D j. MICHAUD jeune.
M—E. MAURICE.
M—ON. MARRON.
M—T. MARQUERIT.
N—H. NAUCHE.
N—T. NICOLLET.
P—C—T. PICOT.
P—E. PONCE.
S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACT.
S. M—N. SAINT-MARTIN.
S. S—I. SIMONDE-SISMONDI.
ST. P—R. SAINT-PROSPER (DE).
S—V—S. SEVELINGES.
S—Y. SALABERRY.
T—D. TABARAUD.
U—I. USTÉRI.
V. S. L. VINGENS-SAINT-LAURENT.
W—R. WALCKENÆR.
W—S. WEISS.
Z. ANONYME.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

et se livrait même aux plaisirs, lorsqu'une maladie occasionnée par les fatigues de la chasse (et peut-être par sa longue mélancolie), le détermina à choisir pour son séjour éternel le parterre de l'éternelle félicité (c'est-à-dire que Châh Ismaël mourut), le 3 de redjeb 930 de l'hég. (lundi 9 mai 1524), âgé de trente-huit années lunaires, après un règne de vingt-quatre ans. Son corps fut inhumé à Ardeuyil dans le saint et illuminé mausolée des Ssofy. Il laissa quatre fils, savoir : Abou Modhaffer châh Thahmâsp Behader châh, qui lui succéda; Aboul Ghazy el-cas Myrzâ, qui fut gouverneur du Chyrvân; Aboul Nassr Sam Myrzâ; et Aboul-Fathh Behram. La mémoire de Châh Ismaël est encore en vénération parmi les Persans, qui le regardent comme fondateur, non seulement d'une brillante dynastie (Voy. ABBAS III), mais encore d'une religion nationale; voilà pourquoi ils le nomment *Châhi chyiaun*, roi des Chyites, sectateurs d'Aly : quelques-uns le regardent aussi comme un saint, et vont en pèlerinage à son tombeau. Nous pensons, comme le général Malcolm (*History of Persia*, tom. 1, p. 503), que Châh Ismaël était un homme de courage et de génie, qui sut profiter avec adresse et activité des circonstances malheureuses où se trouvait alors le royaume de Perse. Plusieurs années avant la publication de l'estimable et savant ouvrage que nous venons de citer, l'auteur de cet article avait inséré dans le x^e. volume de sa nouvelle édition des *Voyages de Chardin*, in-8^o., une vie de Châh Ismaël, composée d'après le *Tohhsâhi Sâmî*, et le *Loubb etkhtewary rikh*.

L.—s.

ISMAEL II, roi de Perse, le second des trois fils que Châh Thahmâsp avait laissés, était en prison à la mort

de son père, et en fut tiré pour monter sur le trône, son frère Hhaïder Myrza ayant été massacré en 984 (1576). Son règne, pour être court, n'en coûta pas moins de sang à la Perse. Ce monstre avait débuté par le meurtre de tous les parents et amis de son jeune frère Hhaïder qui lui avait disputé l'empire, et par la mort de tous ceux qui avaient engagé son père à le tenir captif. Après ces exécutions sanglantes, il choisit des victimes parmi les hommes qui lui donnaient quelque ombrage. Il allait priver la Perse d'un prince encore enfant, mais qui était destiné à la porter au plus haut degré de splendeur et à figurer lui-même parmi les plus illustres potentats du monde, quand la mort qui le surprit, sauva en même temps la vie au jeune Abbâs (V. ABBAS I). Suivant les uns, Ismaël fut empoisonné dans de l'opium; suivant d'autres, l'excessive quantité qu'il prit de cette drogue, et d'une autre préparation encore plus enivrante nommée *filâoum*, le fit périr chez un confiseur, dont il avait fait son compagnon de courses nocturnes et de débauches. Au reste, les grands et le peuple furent tellement ravis de se voir délivrés d'un tyran aussi abhorré, qu'ils ne firent aucune enquête sur la véritable cause de cet événement, qui eut lieu le 13 de ramadhan 985 (20 déc. 1577). Il eut pour successeur Mohammed Myrzâ, fils, comme lui, de Châh Thahmâsp.

L.—s.

ISOCRATE, l'un des dix grands orateurs attiques, naquit quatre cent trente-six ans avant J.-C. Théodore, son père, qui faisait un commerce lucratif d'instruments de musique, n'épargna rien pour son éducation. A cette époque, l'art de la rhétorique, né en Sicile, venait d'être apporté dans Athènes et dans le reste de la

Grèce par quelques sophistes célèbres. Isocrate eut pour maîtres, Gorgias, qui était alors au premier rang des rhéteurs; Prodicus, dont le bel apologue d'Hercule entre le vice et la vertu a immortalisé la mémoire; Théramène que sa versatilité fit surnommer *Cothurne*, et qui, plus tard, condamné à mort par les trente tyrans, dont il était le collègue sans vouloir être leur complice, ne trouva de défense que dans le zèle et la reconnaissance courageuse de son jeune disciple. Isocrate eut bientôt surpassé ses maîtres; mais quand il voulut appliquer ses talents à l'administration, et entrer dans la carrière politique, vers laquelle les études de sa jeunesse avaient été dirigées, il se vit forcé d'abandonner ce projet, et de renoncer à la gloire qu'il ambitionnait, celle d'être un jour compté parmi les grands hommes d'état de son pays. Une timidité naturelle dont, malgré tous ses efforts, il ne put triompher, et la faiblesse de sa voix, ne lui permirent point de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple. Il ne se consola jamais de ce malheur. Dans le temps de sa plus grande gloire, il disait: « J'enseigne la rhétorique » pour dix mines; mais à qui m'en- » seignerait le moyen d'être hardi et » d'avoir une belle voix, je donnerais » dix mille drachmes. » Et composant, à 94 ans, le bel exorde de son Panathénaique, il écrivait cette phrase chagrine: « Je suis tellement dépourvu » des deux qualités qui, parmi nous, » ont le plus d'influence, l'organe et » la hardiesse, que je ne sache pas » qu'elles manquent à personne au- » tant qu'à moi. Ma condition est en- » core plus humiliante que celle des » débiteurs de l'Etat; car ils ont l'es- » poir de s'acquitter: mais moi, ja- » mais je ne changerai la nature. » Au

reste, il n'était pas toujours timide. Nous avons déjà remarqué qu'il eut le courage de vouloir défendre Théramène; et quelques années après il osa, le lendemain de la mort de Socrate, se montrer seul en habits de deuil, quand les disciples même du philosophe se cachaient ou prenaient la fuite. Ne pouvant faire de ses talents oratoires l'usage pour lequel il avait voulu les acquérir, Isocrate songea du moins à en tirer parti pour sa fortune. Il composa des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes; il ouvrit ensuite une école d'éloquence, qui ne tarda pas à être fréquentée par l'élite des jeunes Grecs qui se destinaient aux lettres ou à la politique. Ephore, Théopompe, Isée, Timothée, Philiscus, Xénophon, furent ses disciples. On en connaît bien d'autres; mais leurs noms sont devenus presque tous plus ou moins obscurs: d'autres sont incertains, et il serait peu utile de les rappeler ici. Nous observerons seulement, pour donner quelque idée du grand nombre d'auditeurs qui accouraient à ses leçons, qu'Hermippus avait composé sur les disciples d'Isocrate un ouvrage en plusieurs livres; et Cicéron a dit quelque part, que la maison d'Isocrate était un gynase, un atelier de paroles, ouvert à toute la Grèce, et que de son école, comme du cheval de Troie, était sortie une foule de héros. Isocrate ajoutait à ses leçons l'exemple de ses écrits, exemple, toutefois, qu'il eût été dangereux de suivre de trop près. Il composa des discours sur de grands objets politiques, sur les intérêts les plus pressants de la Grèce, sur des questions de morale; quelquefois, à l'imitation des sophistes ses contemporains, sur des sujets frivoles et déclamatoires. N'ayant point en vue les

succès de la tribune publique, et ne travaillant que pour la lecture attentive du cabinet, il s'attacha surtout à donner à son style une exactitude rigoureuse, et à chaque mot la plus scrupuleuse propriété; à disposer symétriquement ses périodes; à éviter le concours des voyelles, et tout ce qui peut offenser l'oreille. Pour polir à ce point ses ouvrages, il lui fallait un temps considérable. Son Panégyrique, par exemple, lui coûta, dit-on, dix années entières de travail. Cette perfection, si laborieusement acquise, est balancée par des défauts très grands et qu'elle-même a produits: le manque général de chaleur et d'entraînement; une monotonie constante, et trop souvent l'affaiblissement des idées, qu'enveloppe une surabondance de mots, utiles seulement pour remplir les vides des périodes, et en égaliser le rythme et la cadence. Chez un peuple aussi sensible que les Grecs à l'harmonie du langage, les productions d'Isocrate durent avoir un succès prodigieux. Nous avons, dans les ouvrages de plusieurs sophistes, que le temps nous a conservés, la preuve qu'ils ont admiré souvent des compositions dont un arrangement nombreux de paroles sonores faisait tout le mérite. Qu'on juge de l'enthousiasme avec lequel ils accueillirent les œuvres d'un écrivain qui joignait à cette harmonie merveilleuse et enchanteresse, les principes les plus sages, les vues les plus saines et les plus morales, auquel, en un mot, ce serait faire une grande injustice, que de ne pas reconnaître qu'il vaut encore mieux par le fonds que par la forme. Ce succès lui fit beaucoup d'ennemis; et ses richesses qui croissaient chaque jour n'en diminuèrent pas le nombre. Les Athéniens, qui tous étaient admis gratuitement à ses leçons, auraient dû

lui pardonner une fortune qui leur coûtait si peu; mais ce peuple était jaloux par caractère, et ne voyait jamais sans chagrin et sans une secrète inquiétude, un citoyen se distinguer par des talents supérieurs ou par l'éclat de l'opulence. On reprochait à Isocrate de faire payer ses leçons un prix excessif: ce prix était, pour les étrangers, de mille drachmes, ou neuf cents francs, plus ou moins; ce qui assurément n'est pas excessif. On l'accusait d'avoir avec les souverains des relations intéressées, comme avec Nicoclès, roi de Chypre, qui lui donna 20 talents (plus de 100 mille francs) pour un discours; ou des relations suspectes, comme avec Philippe de Macédoine, auquel il écrivait fréquemment, qu'il préconisait sans cesse, et dont il servait manifestement la politique. Isocrate a, dans plusieurs de ses ouvrages, répondu à ces reproches. Toutefois on ne peut s'empêcher de croire que sa conduite avec Philippe fut au moins imprudente et légère. Mais il prouva, d'une manière héroïque, que ses intentions avaient toujours été pures, et qu'il avait sincèrement aimé son pays. Après cette funeste bataille de Chéronée, qui assura la domination de Philippe, il eut le courage de ne pas vouloir survivre à la liberté publique, et il aimait mieux se laisser mourir de faim que de voir Athènes asservie aux Macédoniens: il avait alors quatre-vingt-dix-neuf ans. Il nous reste de ce grand écrivain dix lettres et vingt et un discours. Le premier est adressé à Démosthène: c'est un recueil de maximes détachées que les meilleurs critiques attribuent à un Isocrate d'Apollonie, dont Suidas et Harpocrate nous ont conservé la mémoire, et qui fut disciple et successeur de l'orateur. On a élevé des doutes encore plus fondés sur l'authenticité de la dixième



lettre, qui n'est visiblement qu'une composition scholastique, mise par quelque sophiste sous l'abri d'un grand nom. Il est peu d'auteurs anciens qui aient eu, aussi souvent que celui-ci, l'honneur d'être réimprimés, parce qu'il en est peu qui soient aussi véritablement classiques, aussi propres à être mis dans les mains des élèves. Ce serait allonger cet article de détails fort inutiles, que de vouloir donner une nomenclature un peu exacte de cette foule d'éditions. Il nous suffira d'indiquer la première, donnée à Milan en 1493, par Démétrius Chalcondyle; celle de Jér. Wolf (1590); celle de H. Estienne (1593), à laquelle sept savantes dissertations ajoutent de l'intérêt; celle de Battie (1749), qui est utile et le serait davantage s'il s'était servi avec plus de critique des manuscrits d'Angleterre, dont il rapporte les variantes; celle de l'abbé Auger (1782), qui a collationné un grand nombre de manuscrits, et a corrigé le texte en quelques endroits avec assez de bonheur (1); celle de M. Lange, professeur de philosophie à Halle (1803), qui s'est aidé de deux manuscrits, et a sur tous ses devanciers l'avantage de la correction; enfin celle du docteur Coray (1807), le meilleur éditeur et le plus excellent interprète qu'Isocrate ait eu jusqu'ici. Le *Panegyrique* a été donné séparément par Morus (1803), et ses notes sont très bonnes pour l'interprétation: tout récemment ce même discours a été publié à l'usage de nos écoles par M. Longueville; et un excellent juge, M. Letronne, a, dans le *Journal des*

savants, annoncé ce travail avec éloge. M. Mustoxydi, savant Corfiote, a eu un bonheur assez rare: il a trouvé, dans deux manuscrits d'Italie, le discours *sur l'Echange*, plus étendu que dans les éditions, et l'a fait imprimer en 1812 avec cette addition, qui remplit plus de 80 pages. Les manuscrits offrent bien rarement aujourd'hui de si belles découvertes. Le travail de M. Mustoxydi a reparu en 1814, par les soins de M. Orelli de Zurich. L'abbé Auger, que nous avons nommé parmi les éditeurs d'Isocrate, ne s'est pas contenté de nous donner son texte; il en a publié une traduction française complète, Paris, 1781, 3 vol. in-8°. elle n'est pas bonne assurément, mais c'est la seule que nous ayons. Le *Discours à Démonique* avait déjà été traduit par Regnier Desmarais, et l'*Eloge d'Hélène*, par Giry. Cet éloge est une espèce de déclamation, dont un de nos plus habiles hellénistes, M. C., a fait, il y a quelques années, par amusement et badinage, une agréable imitation. L'*Eloge de Busiris* est une autre composition du même genre que Duryer a mise en français, Paris, 1640. L'*Eloge d'Evagoras, roi de Chypre*, se trouve en français dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, par Perrault, Amsterdam, 1693. Le 1^{er}. volume des *Vies des anciens orateurs Grecs*, par M. de Burigny, est tout entier consacré à Isocrate: on y trouve une introduction très développée sur la vie, les ouvrages et l'éloquence d'Isocrate, avec la traduction du *Nicooclès*, du *Panegyrique d'Athènes*, et du *Plaidoyer contre Euthynous*: on ne sait pourquoi Bréquigny l'appelle Euthyn; disait-il donc aussi les jardins d'Alcin, pour les jardins d'Alcinous? Cette façon de défigurer un nom pour le franciser, est ridicule. B—ss.

(1) Dans l'article de l'abbé Avota, on a oublié de parler de cette édition d'Isocrate, de celle de Lysias, de celle de Démosthène, dont il n'a publié qu'un volume, et de son recueil de Discours choisis des orateurs grecs: ce sont pourtant, à vrai dire, les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, qui lui ont, malgré leurs énormes défauts, donné un rang parmi les savants, et qui seuls pourront faire vivre son nom.